



## FLASH-BACKS EN COULEUR

PASKAL CHELET-ROUX

Les souvenirs de Paskal Chelet-Roux sont surpeuplés comme le township de Soweto. Jeune journaliste, elle a accompagné la fin de l'apartheid, assisté à la libération de prisonniers politiques, noué de solides amitiés. Tout est revenu à la surface, en janvier, quand elle a atterri à Johannesburg, 25 ans plus tard.



**L**a nuit est bien avancée, l'A380 affiche 6 heures de retard. J'arrive à Johannesburg, ni en terre inconnue ni sans être attendue ! Paddi et James les vieux amis, de ceux qui ne sont jamais perdus de vue, sont là, appuyés sur la barrière de métal, ronde et lisse du hall, entourés d'une foule bigarrée et bruyante. Plusieurs langues parlées, des cris, un peu de bousculade et beaucoup de bras levés autour de nous. Embrassades, sautillades et quelques larmes. Une scène classique du niveau « Arrivées » dans n'importe quel hall d'aéroport international.

Quel changement en 25 ans ! Ce hall était alors immense et vide, brillant et poli, calme, presque silencieux. Un père qui retrouvait les siens m'avait surprise, il embrassait sur la bouche tous les membres de sa famille réunis là, endimanchés, en rang, sages et droits ! Un grand gaillard moustachu, en short beige et hautes chaussettes blanches, indiquait cérémonieusement à chacun la sortie vers une baie vitrée ouverte sur une pelouse jaunie par l'hiver. On était en juin 1989 et je découvrais l'Afrique par le Sud au lever du soleil. Une Afrique blanche, rigide et tendue. Je n'avais pas pu voir le regard du premier visage africain rencontré. Un homme courbé, en salopette de travail, un balai à la main, les yeux accrochés au sol dans un coin du hall. L'aéroport portait le nom de Jan Smuts et les avions avaient le fuselage tracé de bleu et orange. Les couleurs du passé...

En cette fin 2014, j'arrive dans un nouveau pays. Et en cette minute, personne ne sourit autant que

moi. Je me devine une tête un peu béate, ravie d'être de retour. Avec Paddi, bras dessus, bras dessous, on rit déjà. De quoi ? J'ai oublié. Avec Paddi, on rit toujours quoi qu'il arrive. Je me dis qu'elle a survécu dans ce pays grâce à cette bonne humeur permanente. James nous pousse sans traîner vers le parking. Sur la route je leur dis que je ne reconnais rien. Déjà mille questions fusent. A cette heure, peu de véhicules et la voiture file. C'est de toute façon la règle, rouler vite et surtout ne pas devoir s'arrêter. Au risque de se retrouver sans voiture au bord de la route, ou pire... En juin 89, la route traversait de longues campagnes rases bordées de barbelés bas, juste ce qu'il fallait pour que le bétail ne s'échappe pas. Aujourd'hui, les maisons sont clôturées très haut comme si la ville devait se protéger du regard de millions de girafes.

A l'endroit même où la M1 remonte vers le Nord sur de hauts piliers, le mouvement saccadé de la voiture et la résonance particulière des roues sur deux étages d'asphalte font surgir une image. Je suis une jeune journaliste très débutante, arrivée sur le sol sud-africain depuis moins de trois heures. Dans la voiture bleue qui est venue me chercher, on m'explique que là en contrebas, dans ces grands bâtiments fermés de hauts murs, on torture et parfois on entend des cris, des hurlements depuis la route. J'évoque ce souvenir à James et Paddi qui confirment : « Oui nous passons bien au-dessus du triste et célèbre poste de Police Central. Oui la torture était courante, banale. C'était l'apartheid.

**On était en juin 1989 et je découvrais l'Afrique par le Sud au lever du soleil. Une Afrique blanche, rigide et tendue. Je n'avais pas pu voir le regard du premier visage africain rencontré. Un homme courbé, en salopette de travail, un balai à la main, les yeux accrochés au sol dans un coin du hall**